

Question de désirs...

Le Désir comme catastrophe naturelle de Claire Dé, Montréal et Paris, L'Étincelle, 1989, 166 p., 14,95\$.

La Vie réelle de Gilles Marcotte, Montréal, Boréal, 1989, 236 p., 19,95\$.

Diane-Monique Daviau

Numéro 56, hiver 1989–1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39154ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daviau, D.-M. (1989). Compte rendu de [Question de désirs... / *Le Désir comme catastrophe naturelle* de Claire Dé, Montréal et Paris, L'Étincelle, 1989, 166 p., 14,95\$. / *La Vie réelle* de Gilles Marcotte, Montréal, Boréal, 1989, 236 p., 19,95\$.] *Lettres québécoises*, (56), 26–27.

par Diane-Monique Daviau

QUESTION DE DÉSIRS...

Le Désir comme catastrophe naturelle de Claire Dé, Montréal et Paris, L'Étincelle, 1989, 166 p., 14,95\$.

La Vie réelle de Gilles Marcotte, Montréal, Boréal, 1989, 236 p., 19,95\$.

Il arrive souvent, dans ce merveilleux monde de la critique littéraire, qu'on ait à lire deux livres *ensemble*, c'est-à-dire vraiment coup sur coup et en sachant qu'on devra en parler dans une seule et même chronique, donc qu'on devra, bon gré mal gré, les «réunir» et les traiter effectivement ensemble.

En général, ça se passe bien. Les deux livres réunis n'ont rien en commun, ou bien au contraire ils se ressemblent beaucoup, et alors les «hasards des services de presse» font se retrouver ensemble deux livres tout à fait différents ou étonnamment semblables. C'est tout.

En général, quand les «hasards des services de presse» font que je me retrouve à lire deux livres très différents l'un de l'autre, ce qui fait leur différence relève — la plupart du temps — du style, de la structure des nouvelles, des thèmes traités, du ton, de l'atmosphère. Et c'est généralement ce qui me frappe quand je sors de l'univers du deuxième livre : la particularité des styles, la différence dans le ton, la diversité des thèmes.

Mais pas cette fois. Cette fois, malgré toutes ces différences, ce qui m'étonne vraiment, c'est l'âge des personnages, et si cette différence d'âge me frappe, c'est peut-être, aussi étrange que cela puisse paraître, parce qu'il n'est pas souvent fait mention d'âge dans ces nouvelles. Et que j'ai malgré tout la nette impression d'avoir affaire à des personnages ici plutôt «plus jeunes» et là plutôt «plus vieux». Et alors, en y réfléchissant, je découvre que cette différence d'âge ne tient pas seulement aux différences physiques révélées par les descriptions faites par les auteurs, mais aussi et surtout à la *maturité* que nous sentons ou qu'au contraire nous ne sentons pas chez les personnages de ces deux recueils de nouvelles. Autant les protagonistes de *La Vie réelle* semblent être *pleins* de maturité, autant ceux du *Désir comme catastrophe naturelle* semblent en être privés.



Le recueil de Claire Dé, *Le Désir comme catastrophe naturelle*, est un tout petit livre contenant onze nouvelles de longueur inégale et qui se lit facilement d'un trait. Quelques-uns de ces textes, bien qu'il n'en soit fait mention nulle part, étaient déjà parus en revue, quelquefois sous une forme plus rudimentaire et chaque fois sous un titre différent. Ceux qui ont lu «Le Diable en personne», par exemple, publié en 1985 dans la revue XYZ, ont lu sans le savoir la nouvelle qui donne son titre au recueil, «Le Désir comme catastrophe naturelle». «Turbulences mixtes» s'intitulait autrefois «Carte postale» et «Rouge à lèvres» est devenu «Bâton de rouge».

Tous les textes réunis dans ce petit recueil qui a valu à son auteure le prix Stendhal 1989 de la nouvelle sont écrits dans un style haletant qui colle bien au désir dont il est question du début à la fin, se marie bien aux spasmes qui accompagnent ce désir. Les phrases hachurées, tronquées et dont les morceaux sont répartis de part et d'autre d'une

punctuation peu orthodoxe, contribuent généralement à donner cette impression de morcellement (parfois, aussi, on est tenté de se demander si la chose n'est pas en train de tourner au procédé) qu'on ressent à la lecture de ces nouvelles : car les personnages mis en scène sont bel et bien morcelés, écartelés, déchirés par ce désir brut que rien n'enveloppe, ne précède, ne prolonge. Ici, il n'est question que du désir. Et si on semble parfois parler d'autre chose, c'est encore du désir qu'on parle, puisqu'il ne s'agit que des *conséquences* de ce désir violent, brutal, inévitable, dirait-on, comme peut l'être justement une catastrophe naturelle : la solitude, l'intolérance, l'ennui, la jalousie, la vengeance, la violence, la mort, le suicide et le meurtre violent découlent «naturellement», inévitablement d'un tel désir, soit parce qu'il est exacerbé, inassouvi, omniprésent ou au contraire totalement absent. Ici, tout tourne autour du désir. C'est souvent triste, parfois touchant; parfois ça nous laisse froids, parfois c'est excitant. Quoi qu'il en soit, ça laisse un goût amer et un grand sentiment de vide. Il y a le désir. C'est tout. Les protagonistes, assoiffés et affamés, ne s'en protègent pas, ne le dépassent jamais, en sont les victimes. Et bien que «désir» n'aille pas nécessairement avec «jeunesse», on aurait envie d'ajouter au mot «victimes» l'épithète «jeunes et innocentes». Non pas qu'on ait affaire ici exclusivement à de la chair fraîche (on ne sait pas quel âge ont les personnages), mais il y a chez eux quelque chose de fragile, d'insatiable, de vert, d'inexpérimenté qui fait penser à la jeunesse, un manque de profondeur, aussi, et de maturité qui les condamne à rester à la surface des choses, au niveau de l'épiderme, du désir-fléau contre lequel on ne peut rien puisqu'il vous tombe dessus sans prévenir et vous entraîne avec lui comme le fait une tornade ou toute autre catastrophe naturelle.

* * *

Les personnages de *La Vie réelle*, eux, maîtrisent mieux l'élan ou le désir, la douleur ou le sentiment de désarroi qui parfois s'abat sur eux au moment où ils s'y attendent le moins. Peut-être devrais-je dire le personnage, car bien qu'il s'agisse vraiment de nouvelles sans lien direct les unes avec les autres, il y a un personnage récurrent dans ce recueil (il est très souvent aussi le narrateur) : un homme d'un certain âge, un homme que nous dirions d'âge mûr, qui va dans la vie avec une bonne dose d'assurance, cette assurance que donne justement la maturité mais qui n'est pas nécessairement aisance et n'empêche pas qu'on puisse être soudain désarmé et avoir l'impression de se tenir au bord du gouffre lorsqu'on se retrouve tout à coup les deux pieds dans la vie réelle, ne serait-ce que l'espace d'un instant, comme il arrive à ce personnage de «La Fin de l'été» quand au dernier moment une femme arrive, ou à cet autre personnage dans cette belle nouvelle intitulée «Ce qu'il y a» lorsqu'il se retrouve seul et décide de passer l'hiver à Saint-Jacques-sur-mer.

Cet homme d'âge mûr, dans plusieurs nouvelles (Gilles Marcotte appelle ces textes simplement «histoires»), il est ou professeur ou fonctionnaire et parfois il s'adonne à l'écriture ou joue avec l'idée de le faire. Derrière soi il a accumulé un bon morceau de vie. En fait, il y en a désormais plus derrière que devant, ce qui n'est pas un malheur mais donne plutôt de l'ampleur et un certain rayonnement. Et c'est cette ampleur, cette maturité qui permet au personnage de ne pas perdre pied au moment où il a l'intuition de cette «vie réelle». Il en a vu d'autres. Il en verra d'autres encore. Il peut prendre son temps. Un peu de recul. Réfléchir. Essayer d'autres perspectives, d'autres points de vue. Lorsqu'il fait l'expérience du *sous-sol*, par exemple, il peut se permettre de découvrir tout à coup une nouvelle façon de «voir» sa famille, décider que ce lieu lui convient et prolonger l'expérience...

Je prolongerai moi aussi l'expérience. J'ai trouvé dans *La Vie réelle* — et c'est aussi précieux que rare — des nouvelles que je vais relire, que j'avais déjà en les lisant envie de relire, non seulement pour en goûter chaque morceau mais pour y réfléchir, pour réfléchir par exemple à la vie vue d'en bas et à cette musique qui «refuse obstinément de se laisser traduire» («Au sous-sol»). Pour réfléchir au bonheur de devenir arbre après être passé par l'humain et l'animal («Bonheur de voyager») et pour me rappeler comment c'est à l'autre bout du

Vient de paraître

L'histoire des idées au Québec 1760-1960: bibliographie des études, par Yvan Lamonde. — Montréal, BNQ, 1989. 168 p., ill. 15 \$
ISBN 2-551-12140-X



Oeuvre d'un bibliographe et historien, cette bibliographie sélective (centrée sur les études essentielles) couvre l'histoire des idées au Québec. L'approche est «chronologique» et la table des matières représente d'ailleurs «une conceptualisation de la trajectoire intellectuelle du Québec francophone, de la Conquête à la Révolution tranquille».

Pour fins de commande, faire parvenir un chèque ou un mandat-poste au nom de la Bibliothèque nationale du Québec à l'adresse suivante:

Secteur des publications
1700, rue Saint-Denis
Montréal (Québec)
H2X 3K6

Bibliothèque nationale du Québec

monde la veille du retour au pays quand on se demande si «l'appel de la maison» sera «assez fort pour nous arracher à tout cela». Je relirai «Ce qu'il y a» pour trouver moi aussi ce qu'il y a. «Ce sera peut-être prodigieux, dit l'homme qui passe l'hiver à Saint-Jacques-sur-mer, et ce sera peut-être banal à en mourir.» Simone est partie pour de bon et il a décidé de rester là, seul, au grand étonnement de tous. «Je ne suis pas inquiet, dit-il, je suis dévoré de curiosité. Une seule pensée me gêne un peu, mais elle ne m'effleure pas souvent, je réussis presque toujours à la tenir loin de moi, la pensée du printemps.» Je relirai cette histoire pour être bien certaine que j'en comprends la fin et pour réfléchir à cette

fin : «En dernier recours on peut imaginer qu'il ne viendra pas, qu'il ne viendra jamais plus.»

Et puis je relirai aussi «La Réception» pour toutes sortes de bonnes raisons y compris cette réflexion sur l'écriture : «Est-ce bien de courage qu'il s'agit, de désir plutôt, de ce qui fait qu'on veut être agissant plutôt qu'immobile, intéressé plutôt qu'indifférent, gêné aux entournures et non pas libre et léger». Désir, oui, mais «géné aux entournures et non pas libre et léger» : c'est peut-être là que réside toute la différence entre *Le Désir comme catastrophe naturelle* et *La Vie réelle*. □